

## LA STATION-SERVICE

**P**utain de pluie !  
Diane Crawford roulait sur la même route de campagne sinueuse depuis plus de soixante kilomètres, et toujours aucun signe de civilisation en vue. Et il tombait des cordes, un déluge tel qu'elle n'en avait jamais vu chez elle. C'était comme si un homme invisible se tenait sur le capot de sa voiture et s'amusait à verser des seaux d'eau sur son pare-brise. Elle n'avait absolument aucune visibilité. S'il lui arrivait un accident et qu'elle mourait sur cette horrible route au milieu de nulle part, personne ne trouverait son corps avant le lendemain matin. Et ce serait sa putain de faute. Il fallait être complètement fou pour conduire par un temps pareil. Ou, comme Diane, être terrifié à l'idée de s'arrêter sur le bord de la route dans un trou paumé qui ne semblait pas connaître les réverbères. Ce dont elle avait besoin, c'était un hôtel, ou une station-service, juste un endroit où s'arrêter pour faire le point en attendant que le temps se calme. Il était deux heures du matin lorsqu'elle aperçut enfin une vieille station-service au loin, signalée par un grand panneau jaune. Elle l'aurait probablement trouvé hideux si elle était passée devant en journée, mais dans les circonstances actuelles, c'était une véritable bénédiction de voir quelque chose d'aussi coloré. Le panneau annonçait, en lettres rouges sur fond jaune :

STATION-SERVICE DE BARNEY

OUVERTE 24H/24

L'Audi A3 quitta la route pour s'engager sur le parking de la station-service. Contrairement à ce qu'annonçait le panneau, elle paraissait fermée. Tout était éteint et le lieu semblait désert.

Diane se gara à côté d'une pompe et coupa le moteur. Les lumières du tableau de bord s'éteignirent, à l'exception de l'horloge digitale. 02:02. Elle n'avait pas particulièrement besoin d'essence, mais elle était prête à déboursier trente dollars juste pour pouvoir échapper à la pluie un moment. Et en y réfléchissant, elle était dans ce qu'on pouvait légitimement appeler le trou du cul du monde, il y avait donc de grandes chances pour qu'elle ne revoie pas de station-service avant plusieurs centaines de kilomètres. Faire le plein n'était peut-être pas une si mauvaise idée. Un vieil homme dans le dernier village qu'elle avait traversé lui avait indiqué un raccourci, mais elle commençait à le soupçonner de l'avoir envoyée directement sur le décor d'un film de Stephen King – glauque, sombre et isolé du reste du monde par de grands arbres et d'épais buissons.

Elle attrapa son imperméable sur le siège passager et se débattit avec pour essayer de l'enfiler avant d'ouvrir la portière. C'était un fin anorak en plastique froissé jaune qui ne protégeait absolument pas du froid, mais qui était d'une efficacité redoutable contre la pluie. En plus, on la verrait de loin. Elle rabattit la capuche sur sa tête et tira sur les cordons pour la resserrer autour de son cou afin que ses cheveux ne soient pas mouillés. Juste avant de sortir de la voiture, elle aperçut son reflet dans le rétroviseur. Avec sa capuche jaune, elle semblait prête à fabriquer de la crystal meth avec Walter White. Elle lutta contre le vent pour ouvrir la portière, qu'une violente bourrasque se chargea de refermer pour elle.

La pompe à essence près de laquelle elle s'était garée était éteinte, aussi courut-elle jusqu'à la boutique pour chercher le pompiste. Il y avait un panneau sur la porte d'entrée vitrée :

APRÈS 22 HEURES, MERCI DE SONNER.

Diane regarda autour de la porte et trouva une sonnette en plastique grise. Elle était vieille, craquelée, et enveloppée d'une toile d'araignée qui scintillait sous la pluie. Elle l'enfonça et laissa son doigt appuyé dessus. Elle n'entendit aucune sonnerie, mais sentit une légère vibration. Au bout d'environ cinq secondes, elle

retira son doigt et pressa son nez contre la fenêtre, encadrant son visage de ses mains pour essayer de voir à l'intérieur. Presque immédiatement, une lumière tremblotante s'alluma.

Elle recula d'un pas et essaya de détecter un quelconque mouvement. Il y avait un comptoir à l'autre bout de la devanture qui donnait sur la cour de la station-service. Un jeune homme apparut à travers les lanières du rideau en plastique, près des étagères de cigarettes derrière le comptoir.

Il essaya de voir qui avait sonné. Il ne devait pas avoir plus de seize ou dix-sept ans. En voyant sa tignasse châtain ébouriffée, elle craignit de l'avoir réveillé, mais c'était un adolescent, il était donc probable que ce fût l'état normal de ses cheveux. Diane avait elle-même deux fils à peu près du même âge, et ils avaient tous les deux insisté pour avoir cette vilaine coupe en brosse « nid d'oiseau » qu'ils regretteraient certainement en vieillissant. Le gamin leur ressemblait, quoiqu'il fût peut-être un peu plus sale que ses fils, qui étaient relativement propres pour des ados.

L'employé aperçut Diane et lui adressa un signe de la main tout en se dirigeant vers la porte, qu'il ouvrit après avoir défait les trois verrous.

« Entrez avant que le vent vous emporte ! dit-il en souriant.

— Merci, répondit Diane en retirant sa capuche. Je me demandais s'il était possible de faire le plein ? J'ai conduit toute la soirée, et j'ai l'impression que si je ne le fais pas maintenant, je vais le regretter dans cinquante kilomètres.

— Sage décision, dit le gamin. La prochaine station-service est à plus de quatre-vingts kilomètres. Je vous assure, ça vaut pas la peine de prendre le risque. Je suis tombé en panne par là-bas, un jour... »

Il montra du doigt la direction qu'elle prenait.

« La pire erreur de ma vie.

— J'espère que le temps était un peu plus clément qu'aujourd'hui.

— Oui, heureusement. Mais on m'y reprendra plus. »

Le garçon ferma la porte derrière elle. Diane remarqua le prénom cousu sur sa salopette en jean.

« Steven, c'est votre prénom ? » demanda-t-elle.

Il baissa la tête et regarda sa salopette.

« Ouais. Ce connard a besoin d'étiqueter ses gosses pour se souvenir de leurs prénoms.

— Votre père, c'est Barney, le gérant ?

— Ouais. Mais n'allez pas dire à ma mère que c'est lui qui gère le truc ! dit-il en riant. Je crois que la seule contribution de papa, c'est ces patchs avec nos noms. »

Diane rit poliment.

« Je vais chercher les clés pour la pompe, dit Steven en se dirigeant vers le comptoir. Vous voulez du café ? Je viens d'en faire une cafetière. »

Boire du café à une heure aussi indue ne faisait pas partie de ses habitudes, mais les circonstances étaient exceptionnelles, et elle avait bien besoin de caféine. « Ce serait super, oui, merci. »

Le comptoir offrait une sélection de barres chocolatées, et une cafetière pleine attendait sur un réchaud près de la caisse. Steven disparut derrière le comptoir et réapparut quelques secondes plus tard avec une tasse blanche en plastique. Il la posa devant Diane et commença à y verser un café très noir.

« Lait ? Sucre ? demanda-t-il.

— Juste du sucre, ce sera parfait, merci, répondit Diane. Combien je vous dois ?

— C'est offert par la maison. Les gens en ont bien besoin à cette heure-ci, ne serait-ce que pour tenir les quatre-vingts prochains kilomètres. »

Il surprit le regard méfiant que Diane posait sur le café qu'il était en train de verser.

« Ne vous inquiétez pas, dit-il, tentant de la rassurer. Il est frais. Je l'ai fait y a même pas vingt minutes.

— C'est parfait. »

Steven finit de servir le café et reposa le pot sur le réchaud. « Je vais juste aller vous chercher du sucre », dit-il. Il disparut derrière le rideau en plastique, avant de repasser sa tête une seconde plus tard. « J'en ai pour une minute. Je vais prendre les clés de la pompe en même temps. »

Diane regarda autour d'elle. L'endroit ressemblait davantage à un magasin de bricolage qu'à une supérette. Il y avait plus d'outils de jardinage et de sacs d'engrais sur les rayons que de sachets de chips et autres paquets surdimensionnés de ces cochonneries que l'on associe en général à ce type de magasins.

À en croire le raffut en provenance de l'arrière-boutique, Steven peinait à trouver ce qu'il cherchait. Il finit par réapparaître quelques minutes plus tard avec un trousseau de clés et quatre sachets de sucre. Il lui tendit les sachets.

« Ça suffira ? demanda-t-il.

— Deux, ça ira, merci.

— Parfait. Je laisse les autres sur le comptoir au cas où. Je vais aller m'occuper de votre voiture. J'en mets pour combien ?

— Oh, ne vous embêtez pas, dit Diane. Je peux le faire moi-même.

— Je n'en doute pas. Mais c'est malheureusement la règle, ici. On sert nous-mêmes les clients. Avant, on laissait les clients le faire, mais il y en avait trop qui partaient sans payer. Et par ici, on peut pas y faire grand-chose, donc, on s'en occupe. Je vois bien que vous êtes pas du genre à partir sans payer, mais c'est la règle, que voulez-vous. »

Diane hocha la tête.

« Je comprends. Je vais prendre trente dollars de sans-plomb.

— Aucun problème, mam'zelle. Il me faudrait vos clés de voiture. »

Diane plongea la main dans la poche de son manteau et en sortit les clés, qu'elle lui tendit. Il les prit et se dirigea vers la porte d'entrée. Dès qu'il ouvrit, le bruit du vent et de la pluie s'engouffra dans le magasin. Steven, luttant contre les rafales,

sortit et s'empressa de refermer la porte derrière lui pour l'empêcher de claquer. Il appuya sur un interrupteur pour éclairer l'extérieur et courut vers la voiture de Diane en baissant la tête pour ne pas recevoir de gouttes dans les yeux. Ni le vent ni la pluie ne semblaient décidés à se calmer, et les cheveux du pauvre gosse devenaient de plus en plus effrayants, volant dans tous les sens.

Diane but une longue gorgée de café. Délicieux. C'était probablement de la merde premier prix, mais les circonstances faisaient qu'elle avait l'impression de n'avoir jamais rien bu d'aussi bon. Si l'essence avait le même effet sur sa voiture, ce serait un bon investissement. Elle se sentit immédiatement revigorée, prête à traverser la cambrousse pour aller chez sa sœur.

Steven reposa le pistolet à essence et lutta contre les éléments pour revenir dans le magasin. Sa salopette était complètement trempée. Son pull rouge foncé devait l'être également, mais c'était difficile à dire. Il ouvrit la porte, se jeta à l'intérieur et referma péniblement derrière lui.

« C'est la folie, dehors, dit-il en passant la main dans ses cheveux mouillés.

— À qui le dites-vous, j'ai conduit toute la nuit sous ce déluge !

— Vous allez encore loin ?

— Je vais chez ma sœur pour une semaine. Si je ne fais pas encore un détour inutile, je devrais y être d'ici deux heures, environ.

— Deux heures, vous dites ? demanda Steven en retournant vers le comptoir. Elle habite où ?

— Knots County, un bled paumé. D'après le GPS de la voiture, c'est à environ quatre-vingts kilomètres d'ici.

— Je dirais plutôt cent dix. »

Diane but une nouvelle gorgée. « Heureusement que j'ai ce café, alors. Il me tiendra éveillée juste assez longtemps pour arriver à destination, si tout va bien. »

Steven sourit mais ne dit rien. Elle réalisa qu'il avait peut-être d'autres choses à faire.

« Trente dollars, c'est ça ? demanda-t-elle en posant la tasse vide sur le comptoir.

— Vingt-huit, en fait. J'ai essayé d'arriver à trente dollars, mais votre réservoir était plein. Vous êtes tranquille, maintenant, mam'zelle. »

Diane sortit son portefeuille de la poche de son manteau. « Je vous donne quand même trente, pour votre honnêteté, dit-elle. Parce que je n'aurais pas vérifié. »

Elle sortit sa carte Visa et la tendit à Steven, qui se tenait devant la caisse, le trousseau de clés à la main, comme s'il se demandait s'il devait l'ouvrir.

« Et voilà », dit Diane.

À sa surprise, il ne lui prit pas la carte des mains. Il observait quelque chose derrière elle, dans la cour, d'un air désorienté.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » marmonna-t-il, juste assez fort pour que Diane l'entende. Il suivait du regard quelque chose qui se déplaçait sur le parking. Diane, qui avait toujours la main tendue, commençait à s'impatienter.

Puis elle entendit le vent et la pluie s'engouffrer dans le magasin. Derrière elle, quelqu'un venait d'ouvrir la porte. Le regard perplexe de Steven se transforma rapidement en une expression d'horreur lorsqu'il vit ce qui venait de passer le seuil. Elle se retourna pour voir de quoi il s'agissait et comprit aussitôt pourquoi Steven semblait si effrayé.

L'homme qui venait d'entrer était grand et presque aussi large que la porte, mais ce qui interpellait le plus dans son apparence était sa veste en cuir verni rouge et un masque jaune hideux représentant une tête de mort surmontée d'une crête rouge. Il portait des armes ou des outils de jardinage en bandoulière sur le dos. Il était difficile de déterminer précisément de quoi il s'agissait, mais Diane distingua des manches en métal dépassant de ses deux épaules. Elle savait qui était cet homme. Elle avait lu un article dans le journal quelques jours plus tôt. C'était *l'Iroquois*.

Elle recula jusqu'à ce que ses pieds rencontrent un étal de sacs de compost. L'Iroquois l'ignora et se dirigea directement vers le comptoir, d'où Steven l'observait, complètement abasourdi. Lorsque l'Iroquois passa devant elle, Diane put voir avec plus de précision ce qu'il portait sur le dos. Il s'agissait d'une batte de base-ball et d'une épée en métal, placées en croix sur sa veste rouge, toutes deux protégées par un fourreau en cuir marron.

L'Iroquois se pencha sur le comptoir et attrapa Steven par les cheveux. Avant même que le gamin n'ait eu le temps de réagir, le tueur fou le fit glisser jusqu'à lui. Il se retrouva à plat ventre sur le comptoir, la tête d'un côté, les jambes de l'autre, agitant ses membres dans tous les sens pour essayer de se libérer de la prise de l'Iroquois.

Puis, comprenant que les choses s'annonçaient plutôt mal pour lui, Steven fit la seule chose qu'il pouvait faire dans sa position – il hurla à pleins poumons : « C'EST QUOI, CE BORDEL ? »

Mais l'Iroquois n'était pas d'humeur à offrir des explications. Il tendit la main vers son épaule et sortit l'épée de son fourreau. Tout en maintenant Steven en place d'une poigne ferme, il brandit la longue lame au-dessus de sa tête.

Aussi absurde que cela pût paraître, Diane se demanda si elle n'était pas témoin d'un de ces canulars qui passent dans les programmes de télévision du câble. Ça ne pouvait pas être réel. Ce n'est que lorsque l'Iroquois plongea l'épée dans le dos de Steven que la réalité la frappa. La lame en acier s'enfonça profondément dans la chair avec un abominable bruit de succion jusqu'à ce que la pointe se fixe dans le comptoir, tandis qu'un torrent de sang s'écoulait de la plaie.

*Et Steven hurle.*

Diane n'avait jamais entendu personne hurler aussi fort. Le bruit lui écorcha les tympanes et faillit avoir raison de ses nerfs. C'était le bruit d'un garçon sur le point de mourir, qui luttait pour rester en vie et criait désespérément pour que quelqu'un



lui vienne en aide. Mais Diane n'était pas cette personne. Elle n'était pas assez courageuse. Qui l'aurait été ?

Quelques secondes plus tard, les hurlements cessèrent. Malheureusement, ce répit ne dura qu'un court instant, le temps que Steven reprenne son souffle.

En attendant la fin de ses vocalises, l'Iroquois tourna lentement la tête et posa son regard sur Diane. Elle vit à travers les deux trous dans le masque jaune une paire d'yeux qu'elle n'oublierait jamais. C'étaient les yeux du mal en personne. Elle resta figée sur place, paralysée par le choc et la peur, alors qu'elle savait, au fond d'elle-même, qu'elle aurait dû être en train de courir aussi loin que possible de cet homme.

Mais heureusement pour Diane, elle n'était d'aucun intérêt pour l'Iroquois. Celui-ci se tourna de nouveau vers sa victime agonisante, qui tentait vainement de se libérer, tendant les mains dans le vide dans l'espoir d'attraper quelque chose, n'importe quoi, qui pourrait l'aider. La lame qui le clouait au comptoir limitait ses possibilités de mouvements. Tout ce qu'il avait à sa portée était un Snickers, et Diane doutait qu'il puisse lui être d'une quelconque aide, même si le type derrière le masque se trouvait être allergique aux noix.

L'Iroquois tendit la main vers une radio derrière le présentoir à bonbons et l'alluma. Diane reconnut la chanson qui retentit par les haut-parleurs. *Rush Hour*, de Jane Wiedlin. Sans qu'elle pût se l'expliquer, ce fut le déclic qui la tira soudain de sa torpeur. Elle retrouva enfin ses esprits et courut jusqu'à la sortie, renversant un nain de jardin sur son passage.

En arrivant devant la porte, elle se demanda si elle pouvait faire quoi que ce soit pour aider Steven. Mais cette pensée quitta son esprit presque aussi rapidement qu'elle y était entrée. Elle n'était absolument pas de taille à affronter un tueur masqué armé d'une épée. Elle ouvrit la porte d'un geste brusque, et une bourrasque la frappa immédiatement au visage, accompagnée de gouttes de pluie et d'un froid glacial. Elle perdit l'équilibre et

tourna sur elle-même, se retrouvant de nouveau face au spectacle qu'elle tentait de fuir. L'Iroquois avait sorti sa batte de base-ball de son étui et s'était placé à côté de Steven, en la brandissant au-dessus de la tête du gamin. Steven n'était plus vraiment en état de se défendre, et ses tentatives désespérées de se libérer avaient cessé. Il sanglotait désormais, mais il n'avait même plus la force de lever les yeux vers son bourreau. Sa tête retomba dans un bruit sourd et du sang jaillit de sa bouche, se répandant sur le sol, tandis qu'une flaque écarlate se formait sur le comptoir, grandissant à mesure que le sang s'écoulait de la plaie dans son dos. Diane tressaillit et ferma les yeux lorsque l'Iroquois fracassa la batte de base-ball sur le crâne de Steven. Mais fermer les yeux ne l'empêcha pas de visualiser l'impact. Elle fut prise d'une violente nausée. Elle en avait vu assez. Elle quitta le magasin, se précipitant dans le vent et la pluie.

Elle n'était qu'à quelques centimètres de sa voiture lorsqu'elle réalisa qu'elle avait un problème. *Steven avait toujours ses clés.* Elle n'irait nulle part avec cette voiture. Elle n'irait même pas *dans* cette voiture. Elle tira sur la poignée de la portière, en vain. Steven avait dû la verrouiller après avoir fait le plein.

Un sentiment de désespoir l'envahit. Sa tête lui sembla soudain très lourde, et tout commença à tourner autour d'elle lorsque la peur très concrète de sa propre mort l'empoigna. Le vertige se propagea dans ses veines comme une décharge électrique. Elle tomba à genoux, à bout de souffle.

*LÈVE-TOI!* cria son moi intérieur. *LÈVE-TOI ET COURS!*

Elle pressa les paumes de ses mains contre le sol trempé et poussa sur ses bras. Les petits cailloux qui jonchaient le goudron s'enfoncèrent douloureusement dans sa chair. C'était un bon signe – si elle ressentait la douleur, c'était qu'elle était toujours vivante. Mais plus elle poussait sur ses bras, plus elle se sentait faible. Ses forces s'amenuisaient rapidement, quittant son corps par ses poumons chaque fois qu'elle expirait. Elle se souvint d'être tombée dans les pommes deux fois dans sa vie. Si elle

tombait une troisième fois, elle craignait que ce ne fût également la dernière.

Elle tendit les bras et plaça ses mains contre le coffre pour se stabiliser avant de se laisser glisser de nouveau sur le sol, à bout de forces, réussissant malgré tout à se placer en position assise, le dos calé contre la voiture. L'eau traversait sa jupe, lui glaçant les fesses.

À travers la vitrine du magasin, elle vit l'Iroquois abattre encore et encore sa batte de base-ball sur le crâne de Steven. Elle pouvait entendre, par-dessus le son du vent et de la pluie, les os se broyer lorsque la batte entrait en contact avec sa cible.

Mais sa vision était de plus en plus floue, et les sons autour d'elle de plus en plus distants. Après le quatrième coup de batte, sa tête tomba en arrière contre la voiture. Elle glissa sur le côté, trop faible pour rester assise, et perdit connaissance au moment où son visage heurtait le sol dans un clapotis d'eau de pluie.